

## Avertissement

Au lendemain de la guerre, alors que je préparais un concours qui devait, pensais-je, me permettre d'obtenir un poste plus intéressant et mieux payé, je me rendis à la bibliothèque municipale. Après avoir pris dans un rayonnage le manuel de droit que j'avais l'intention de consulter à la hâte, je me dirigeai vers les tables mises à la disposition des lecteurs. Au sommet d'une pile posée là, j'aperçus un livre qui capta mon attention. Sur sa couverture, le portrait d'un homme que j'avais déjà vu dans les journaux. Dix ans avant peut-être, dix ans seulement, mais comme cela paraissait loin ! Il y avait eu la guerre par-dessus, le style des vêtements avait changé, même la pose choisie par le photographe semblait démodée. Mais cette époque-là, toute passée qu'elle soit, elle me tenait à cœur, elle avait un sens qui ne changerait plus, ce ne serait jamais une époque parmi d'autres. Quelle que soit la connaissance de la vie que j'avais su acquérir depuis, elle restait unique et brillait dans mon passé d'un éclat sans égal.

C'est ainsi que j'ai compris que ces années étaient exceptionnelles. Pourtant, c'est seulement beaucoup plus tard que j'ai eu envie de les raconter. C'est alors que j'ai rencontré par hasard un homme besogneux, obscur autant que moi, sorte d'ambitieux modéré qui s'est dit intéressé et m'a proposé de mettre ce récit par écrit. Je l'ai prié de ne pas trop fouiller dans mon intimité, car j'y tiens, même à mon âge. Il pourrait être mon fils et n'a jamais travaillé de ses mains, mais ses origines ne sont pas très différentes des miennes et au total nous avons pu nous entendre. Il a écrit à sa façon bien sûr, tout en s'inspirant de mon langage et en reprenant même

certaines de mes expressions favorites. La seule chose qui m'agace est de la voir mettre des "dont" quand c'est "qui" ou "que" qu'il faudrait écrire. Enfin, tout bien pesé, je ne suis pas mécontent de ce qu'il a fait.

Mais qu'il ne s'en vante pas trop...

## Première partie



## Chapitre premier

Quand j'ai rencontré ma femme pour la première fois, elle était serveuse, oui, serveuse dans un bar ! Aussi incroyable que cela paraisse pour ceux qui ont connu Violette plus tard, elle a bel et bien fait ce métier pendant quelques mois. C'était il est vrai un métier provisoire et pas dans n'importe quel bar. Delsuc, un collègue du bureau de poste, m'y avait amené parce que c'était chic et "sélect", comme il disait :

— Mon vieux, je vais te faire voir un endroit vraiment sélect.

Je contemplais l'endroit l'instant d'après et je trouvais que c'était, en effet, pas mal. Nous fumions. Mon camarade, d'ailleurs, fumait beaucoup et suçait, entre deux cigarettes, des pastilles de menthe pour se rafraîchir l'haleine. Originaire de l'Auvergne, il connaissait mieux la ville que moi qui y étais né. Aucun lieu agréable ne lui échappait. Donc nous fumions, et c'est alors que tout a commencé.

Mais avant d'aller plus loin, il me faut parler de l'époque. A quoi bon vous dire l'année ? Ce temps déjà lointain est peut-être pour vous de l'histoire ; dans ce cas vous associez ce millésime avec des événements précis. Si au contraire vous êtes ignorant, cela ne vous dira rien. De toute façon, vous ne saurez pas comment moi je voyais cette époque où ce qui m'arrivait avait tellement plus d'importance que les événements politiques. Je préfère donc me passer de l'année. Ce qui compte, c'est que j'étais jeune, que j'avais de la bonne volonté à revendre, de la vitalité aussi et que le monde pourtant me paraissait vieux. Bien sûr, il y avait du nouveau, mais quand il luttait contre l'ancien, c'était trop souvent ce dernier

qui l'emportait. Le nouveau, c'était le courant électrique, la radio, l'automobile, l'avion, mais des idées aussi que je percevais d'une façon vague à l'époque, mais que je peux énoncer aujourd'hui. Par exemple l'élargissement du rôle de la femme dans la société : des femmes apparaissaient un peu partout là où on ne les attendait pas ; femmes médecins ("doctoresses"), pilotes d'avions, journalistes, avocates. Pourtant de vieux barbus retranchés dans le Sénat s'obstinaient à refuser aux femmes le droit de vote.

Avant d'être à la poste, j'avais travaillé sept ou huit mois dans une petite usine de chaudronnerie. Un jour était arrivée une machine moderne, une nouvelle presse pour découper le métal. Mais personne ne savait encore s'en servir et ce qu'on avait pu apprendre n'était pas d'un grand secours. Les jeunes s'étaient montrés alors meilleurs que les anciens et avaient mieux su utiliser ce nouveau matériel. Mais comme, avec la crise, les commandes se raréfiaient, la nouvelle presse avait été abandonnée quelque temps après et mise dans un coin en attendant des jours meilleurs.

Donc, le monde me semblait vieux. Un peu malade aussi. Il était question de la crise, il y avait du chômage, on en parlait beaucoup. Tout cela, bien entendu, n'empêchait pas de vivre. On vivait, autrement dit on était inconscient, on chantait (bien plus qu'aujourd'hui), on était ambitieux, on espérait, on émettait des idées, on croyait que la France était le premier pays du monde. La situation politique du moment, je ne sais pas si beaucoup s'en inquiétaient vraiment, comme mon oncle Louis. Avec le recul, on peut dire sans risque d'erreur que les insoucians que nous étions avaient tort. Mais qu'auriez vous fait à notre place ?

Je n'ai pas connu mon père, porté disparu près de Verdun en mai 1916, quand je n'avais que deux ans. Plus tard, à dix sept ans, j'ai perdu aussi ma mère qui, au fond, ne s'était jamais consolée. A ce moment-là, je travaillais déjà dans

l'atelier dont j'ai parlé, car nous n'étions pas riches et il n'était pas question de prolonger mes études, lesquelles n'étaient d'ailleurs pas si brillantes. Vers cette époque, chaque fois que je disais à quelqu'un ne plus avoir de parents, on me demandait d'expliquer dans le détail ce qui me restait comme famille.

Il en restait, une partie à la ville, une partie aux champs. Etant de la ville, j'allai vivre chez un oncle, frère de ma mère, qui demeurait rue de Beaumont, sur la hauteur. Sa femme et lui n'avaient pas eu d'enfant et ils m'accueillirent avec générosité. Aujourd'hui, je m'aperçois qu'ils étaient encore jeunes et pourtant je les mettais, en ce temps-là, sans réfléchir dans le camp des vieux. De fait, l'oncle Louis était le cadet de ma mère. Mais alors que celle-ci me paraissait relativement jeune, la qualité d'ancien combattant de mon oncle le vieillissait beaucoup à mes yeux, car elle le rattachait à la guerre où mon père était mort et qui me semblait appartenir à un passé lointain. Cet oncle était loin d'être un inconnu pour moi car, entre autres choses, il venait souvent chez nous pour les travaux grands et petits que ma mère ne savait faire. Je revois encore le moment où il tourna le commutateur après avoir installé l'électricité dans l'appartement, faisant jaillir une lumière toute nouvelle. C'était un gros progrès sur les lampes à gaz dont il fallait nourrir le compteur de sous en bronze et qu'on allumait en prenant soin de ne pas percer le manchon.

Mais, vivre avec quelqu'un ce n'est pas pareil que le voir de temps en temps. Alors, quand on ne les partage pas, ses habitudes vous agacent, ses idées fixes vous exaspèrent. A la différence de mon père, donc, l'oncle Louis était revenu de la guerre et en avait rapporté, outre des médailles, une expérience qui comptait beaucoup pour lui, au point que cet état d'ancien combattant paraissait contenir une grande partie de son existence. Ses propos en étaient imprégnés, il continuait même à faire vivre le vocabulaire du temps de guerre. Ainsi,

"embusqué" était pour lui une sorte d'insulte. Il pouvait lui arriver de me dire :

— Pendant que ces messieurs étaient assis tranquillement dans leurs fauteuils, allaient au restaurant, au théâtre, menaient la grande vie, nous les P.C.D.F. étions justes assez bons pour nous faire tuer. Et toi aussi tu seras un P.C.D.F. Sais-tu au moins ce que ça veut dire ?

Comme je restai muet, il devait donner lui-même la réponse :

— Ca veut dire « pauvres cons du front », ballot, n'oublie pas ça !

Sans doute, il ne cachait pas que la guerre était un malheur, mais il n'était pas mécontent de l'avantage social qu'il tirait de la dernière du nom.

A la moindre occasion, il nous fallait subir, ma tante et moi, d'interminables récits de la bataille de la Somme et des combats du front de Salonique où il avait été conduit dans un bateau navigant tous feux éteints. Quant à ses commentaires sur l'actualité politique, ils étaient acerbes, bilieux, remplis de sarcasmes. Tout cela m'ennuyait. Je n'aimais pas qu'on m'assomme avec un passé trop sombre, ni qu'on me prédise régulièrement une prochaine guerre, à cause d'un présent médiocre. Cela me paraissait insulter l'avenir dont je serai, pensais-je, un des acteurs. J'attendais avec impatience le moment où nous allions pouvoir écouter le phonographe à pavillon qui ferait tourner quelques-uns des disques 78 tours, très nombreux, de la collection de mon oncle. Damia, Fréhel, Yvonne Printemps à défaut de chanteuses plus modernes nous régèleraient de leurs plus grands succès. Il y avait aussi un poste de radio en bakélite, objet difforme mais combien passionnément écouté. ! Pensez, des sons, des voix qui venaient de l'autre bout de l'Europe ! Je pouvais espérer aussi que nous allions jouer à la belote ce que je n'aimais qu'à

moitié, mais préférais aux récits de guerre et à l'actualité politique.

Plus tard, j'ai mieux compris cet homme. J'ai pu constater qu'il avait eu raison de prévoir la guerre et qu'il avait vu avec pas mal d'avance comment les choses allaient se passer. Il n'avait certes pas eu tort de critiquer l'attitude française de l'époque. Même les souvenirs de guerre, je devais un jour me mettre à les apprécier, quand j'ai essayé de reconstituer ce qu'avait vécu mon père dans les deux dernières années de sa vie. Mais c'est que j'avais attrapé alors d'autres idées en tête.

Même à cette époque, je devais reconnaître qu'il me voulait du bien, ce pauvre oncle. C'est lui, par exemple, qui m'a poussé à quitter l'atelier de chaudronnerie et à me présenter au concours qui me fit entrer dans les Postes. En tant qu'orphelin de guerre "pupille de la nation", j'avais droit à des points d'avance à ce concours et, de fait, je n'eus pas trop de peine à le passer après une préparation il est vrai sérieuse, mais courte, en arithmétique, français, histoire.

Désormais, j'avais un travail stable et assuré. Mon oncle n'était pas peu fier de ce résultat dont il s'attribuait non sans raison une grande part du mérite. En plus de m'avoir fait inscrire, n'était-ce pas lui qui m'avait fait réviser le programme ? Il ne cachait à personne qu'il avait "casé" son neveu. Son prestige en devint plus grand dans la famille et dans le quartier (ce dernier étant le plus important pour lui).

Ma tante Marguerite était une personne assez discrète, ce qui ne l'empêchait pas de se moquer gentiment de son époux.

— Ce que tu es glorieux tout de même, disait-elle.

Lui niait, bien sûr. Il prétendait être revenu de tout et ne faire toujours que son devoir, sans rien en retirer.

Ma tante s'efforçant vraiment d'être une seconde mère pour moi. Elle recousait mes boutons, reprisait mes chaussettes, refaisait avec soin l'ourlet de mes pantalons. Si elle parlait assez peu, c'était souvent pour exprimer de la compassion envers les voisins ou connaissances qui avaient des malheurs ou se trouvaient seulement dans la "mouise". "Le pauvre", "le pauvre" ou "le pauvre diable" s'attachaient souvent ainsi à des visages familiers. Moins indulgente pour ceux qui s'adonnaient à la boisson, elle réservait cependant ses propos hostiles à ceux qui faisaient les "fiérots". Quand elle était vraiment agacée par ceux-là, elle concluait de la façon suivante :

— Je ne suis pas sortie de la cuisse de Jupiter, mais ma famille n'a rien à envier aux autres, nous pouvons marcher la tête haute. On ne doit rien à personne et certains qui font les fiers ne peuvent pas en dire autant.

Si elle était en veine de paroles, elle s'étendait un peu sur les mérites des siens :

— Mon frère, le pauvre, a été tué en 15, il a eu la croix de guerre et mon oncle a inventé la voiture à trois roues !

Les assistants prenaient alors un air perplexe ou goguenard, car ma tante n'avait jamais pu expliquer en quoi consistait cette fabuleuse invention.

En vertu de cette excellence familiale, elle ne se laissait pas impressionner par les discours de son mari. Elle savait très bien que, malgré son instruction, il n'était qu'un modeste huissier à la chambre de commerce, qu'il ouvrait les portes, faisait patienter les visiteurs, préparait les salles pour les assemblées, etc. S'il côtoyait d'importants personnages, sa position personnelle était des plus modeste.

Tous deux étaient en bonne santé, mon oncle ayant surtout mal aux pieds. Ma tante avait néanmoins en réserve quantité de remèdes dont elle savait par cœur les propriétés.

Je me souviens entre autres de la "Jouvence de l'abbé Soury" qui, prise régulièrement, devait favoriser une bonne circulation du sang. L'étiquette montrait l'image plaisante d'un vieux prêtre au visage intelligent et bon. Surtout, elle portait au-dessous du nom, la mention "à base d'hamamélis, viburnum et condurango", mots de couleur qui me faisaient toujours rêver de terres lointaines. Ces médicaments agréables, ces sirops, ces recettes pour soigner tel ou tel mal avaient un effet rassurant. Quoi qu'il puisse arriver, on se disait qu'on devait avoir quelque chose sous la main, on était déjà plus calme et presque sur la voie de la guérison.

Mais le vrai triomphe de ma tante, c'était la cuisine. C'était là un domaine secret où nul autre qu'elle n'avait accès. Mon oncle ne s'en formalisait pas, n'ayant pas à se plaindre du résultat. Avait-elle tout appris de sa propre mère ou bien était-elle aussi redevable à quelques voisines, à l'occasion de conciliabules où nul homme n'était admis ? Toujours est-il que ses préparations étaient simples mais savoureuses, qu'elle ne se trompait jamais dans les proportions et qu'elle réussissait aussi bien les plats des jours de fête que les nourritures moins raffinées de la semaine, les soupes et les viandes mijotées aussi bien que les desserts. Tout était bon. C'était souvent des mets sérieux, reconstituants, qui laissaient une impression de bien-être, comme une revanche prise sur les duretés de la vie, une réparation des peines et difficultés de la journée.

Attention, je ne prétends pas avoir mené alors une vie très dure ! A la poste, je pesais des plis et des paquets, je découpais des feuilles de timbres, je collais, je tamponnais, je vérifiais, je répondais à des questions, je comptais les mots des télégrammes. Ce travail là, en fait, me plaisait. Ce qui était dur, c'était surtout de passer une si grande part de la journée dans un local mal éclairé, aux murs jaunâtres, plein de poussière et imprégné d'odeurs de vieilles pipes. Pour moi, c'était une prison.